

Polizia al dente

Carlo Fruttero et Franco Lucentini, *La Femme du dimanche*, Paris, Seuil, 1973, 537 pages. Repris dans la collection « Points-roman » (no 148), 1984.

René Lapierre

Volume 26, numéro 5 (155), octobre 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30845ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lapierre, R. (1984). Compte rendu de [*Polizia al dente* / Carlo Fruttero et Franco Lucentini, *La Femme du dimanche*, Paris, Seuil, 1973, 537 pages. Repris dans la collection « Points-roman » (no 148), 1984.] *Liberté*, 26(5), 104–106.

RENÉ LAPIERRE

POLIZIA AL DENTE

Carlo Fruttero et Franco Lucentini, La Femme du dimanche, Paris, Seuil, 1973, 537 pages. Repris dans la collection «Points-roman» (no 148), 1984.

Tout à coup, dans leur hypnotisante partie de ping-pong, il eut l'impression d'être, plutôt, la balle hagarde. Boston... Le fromage... Comment avait-il fait pour grimper si haut, jusqu'à ces branches folles? A ses pieds, il devait y avoir un cadavre au crâne défoncé, une mère qui pleurait silencieusement, une sœur flétrie. De Palma, Lopresti, où étaient-ils passés? Et le sourcilieux questeur? Les cortèges d'étudiants, les extrémistes courant, pliés en deux, dans la fumée? Où était donc le reste du monde?

Imaginons une seconde — disons, pour la photo — l'hypothétique et incommode famille des écrivains du monde entier, enfin réunie. Au salon bien sûr, et sans doute assez près du feu de bois, Yourcenar, Greene, Singer. Butinant autour du redoutable punch de l'oncle Chase, Vargas Llosa, Garcia Marquez, Roth et Calvino, Erika Jong — celle-ci mâchouillant distraitemment une allumette en carton. Dans l'autre pièce, jouant sans intérêt quelque partie d'échecs, Nabokov et Mailer, sous l'œil embué de quelque Anglais que son dentier ou ses lentilles gêneraient. Et ainsi de suite: à la cuisine, patients et las du voyage, Duncan et Troyat; là-haut, dans le boudoir, Kun-

dera, Bellow. Assoupi dans l'unique fauteuil de la bibliothèque, Soljenitsyne le Solitaire... Sans compter, de-ci de-là, une infinité de petits-neveux et de lointains cousins, par alliance, par maldonne, par hasard: frères et sœurs oubliés, ou peu s'en faut, de la grande famille, et s'agitant dans les communs et les combles.

Dans toute cette presse, toutefois, cette hautaine rumeur, peu de liens immédiats. Plus de fils et de filles uniques — et d'orphelins — que de frères et de sœurs, que de dévoués parents. Peu de semblables, donc, et à toutes fins utiles, pas de jumeaux. On les verrait chez les Cronopes, point chez les Fameux. Vain préambule, donc.

Ne bougeons plus.

*

Le principe de la gémellité littéraire ne présente guère de mystère en fait s'il s'applique à l'édition savante, à l'histoire littéraire ou aux précis de méthode, aux traités. Chacun son rayon, ses auteurs ou son siècle, son boulot. Castex et Surer, Carloni et Filloux, Laffont et Bompiani, Bloch et Wartburg, Chassang et Senninger, Delas et Filliolet, Todorov et Ducrot voudront bien excuser ces propos un peu frustes.

Mais l'affaire se complique déjà de manière significative avec Benoîte et Flora Groult, Guattari et Deleuze, Bruckner et Finkielkraut, Boileau-Narcejac: qui décide quoi, dans les circonstances, qui avance ceci, retire cela, soustrait ou ajoute, souligne, aggrave, atténue? Bref, comment se dégage la forme — toujours fragile, hasardeuse, risquée — du travail, comment l'œuvre progresse-t-elle vers son terme?

La collaboration littéraire de Fruttero et Lucentini, dont François Ricard recensait ici même il y a quelque temps *La Nuit du Grand Boss* (voir *Liberté* 134, mars-avril 1981), se place pour sa part depuis le tout commencement, semble-t-il, sous le signe de la plus harmonieuse intégration. Je viens de lire avec

admiration, que dis-je, avec rage, avec jalousie *La Femme du dimanche*, ce stupéfiant roman policier (spaghetti) qui constituait en fait le coup d'envoi de leur association romancière. L'histoire? Un architecte — véreux, comme on le dirait d'un avocat — est assassiné chez lui pour un motif inconnu. L'arme du crime? Il s'agirait selon toute apparence d'un lourd phallus de pierre, qu'on aurait rabattu sur le crâne — déjà faible, un tantinet — de Garrone. L'assassin, les mobiles? Inconnus.

En quelque cinq cents pages serrées, touffues, foisonnantes (que de clichés, ô lecteur, mais que dire d'autre, au fond?), le commissaire Santamaria cherche donc tout simplement le coupable, la raison de tout ceci. Simplement? Voire. Sa recherche se poursuit à Turin, ville à la fois morne et bigarrée, au milieu d'une admirable galerie de personnages plus ou moins suspects, plus ou moins respectables, plus ou moins pointilleux. Des fonctionnaires, de la petite noblesse, des retraités, des ouvriers, encore des fonctionnaires, des homosexuels, des marchands, des policiers, des figurants. Et pour chacun d'eux, pour chacun de ces types (Fruttero et Lucentini nourrissent en fait une absolue passion du *type* social, un véritable génie du portrait) la représentation s'élabore si profondément qu'elle en devient non seulement visible, mais *audible*: vous êtes au cinéma. Et *en plus* vous jouissez des lettres et des noms, vous palpez des vocables; vous êtes libre, comblé.

A part Nabokov et Saul Bellow, en fait, je ne crois pas connaître de romancier — d'auteur — qui prodigue si généreusement et si *précisément* (c'est bien là le plus important, la générosité restant somme toute un genre assez facile, dans le domaine du sentiment) le bonheur de la lecture de Fruttero et Lucentini.

Et Philippe Jaccottet obtenait de surcroît pour ce livre — il y a onze ans! — le prix de la meilleure traduction.